L'OFFICIEUX.

blit sa résidence. Là elle attend avec modestie que celui qui donne la pature aux petits des oiseaux lui envoie de quoi se nourrir. Eufin elle cache sa vie et ses bienfaits, exemple précieux et bien mal suivi par le grand, l'ambitieux, la coquette, le général d'armée, le tambour, le trompette et tant d'autres individus dont les noms pourraient grossir cette liste et dont je vous fais grâce,

J'ai avancé que la puce est obligeante. J'ajouterai qu'elle montre quelquefois dans sa manière d'obliger, une intelligence rare. Perrine quinze ans. Elle est jolie et ne s'en doute pas. Elle est sage et elle n'en est pas plus vaine. Le jeune Paul l'aime éperdûment. Elle est modeste, il est timide. Ils se promènent dans la prairie; la main de Paul est dans celle de Perrine; ils ne se parlent pas : que diraient-ils qui peigne ce qu'ils éprouvent? Paul a l'idée vague d'un prix auquel il n'ose prétendre; il tremblerait d'attirer sur lui le courroux de Perrine... Une puce, l'Amour peut-être qui en a pris la figure, pique vivement la pastourelle. Un mouvement prompt et involontaire suit la piqure, le double fichu s'entr'ouvre et Paul emporte souvenir et bonheur pour le reste de la journée.

Cet insecte charmant n'est-il pas aussi quelque ois utile aux amants qui habitent des lambris dorés? La beauté confiante repose avec sécurité entre les voiles que la Frise a tissus. Elle est bercée par des songes voluptueux. Elle rêve l'amant discret qui attend à la porte le moment de se présenter. Une puce obligeante entend les soupirs du jeune homme ; elle voit son impatience ; elle se glisse, la beauté s'éveille ; les

voiles s'agitent,... et il y a un trou à la serrure.

Je ne crois pas, mesdames, qu'il vous reste maintenant le moindre doute sur les grâces extérieures du petit animal à qui vous avez emprunté quelque chose des vôtres. Sans doute, vous avez été quelquefois témoins de sa prodigieuse agilité; vous êtes convaincues qu'il est réellement le médecin de la nature, le seul qu'on doive employer. Je vous ai peut être appris qu'il peut rendre aux amours des services signalés... Et la discrétion, mesdames, la discrétion! Vous conviendrez qu'à cette égard encore, la puce est bien supérieure à l'homme Quel autre animal pourriez-vous donc lui comparer! Rappelez la près de vous, je vous en supplie; et surtout, veuillez accueillir avec indulgence le badinage d'un compagnon d'infortunes qui n'a eu d'autre but que de vous faire oublier un moment vos très-petits malheurs.

## CHAPITRE XI. - On arrive enfin à Pithiviers.

L'improvisateur avait cessé de parler. Il s'inclina vers son auditoire en lui adressant un sourire plein de modestie. On croit communément que cela veut dire : Je vous remercie de la complaisance avec laquelle vous m'avez écouté. Ce n'est là que le prétexte du modeste sourire, et les gens d'une certaine classe ne s'y trompent pas. L'orateur ou l'auteur sollicitent réellement le prix de la satisfaction qu'on a nécessairement eue à l'entendre, et des applaudissements unanimes et prolongés éclatèrent aussitôt. Madame Durand, étrangère aux usages du beau monde, s'imagina qu'on jouait à la main chaude, et elle accourut pour participer à ce jeu charmant. On lui dit de quoi il s'agissait, et elle ne comprit rien à l'explication. En revanche, elle s'entendait à merveille à élever des poulets et des dindons et à vendre au marché de Pithiviers sa volaille, ses œufs et son beurre, ce qui était plus utile au bien être de sa famille que l'éloge de la puce et des trois autres ordres mendiants.

Quand les auditeurs furent las d'applaudir et l'orateur de remer-cier, le marquis prit la parole. — Ma foi, dit-il, quand on improvise ainsi, on doit écrire comme Jean-Jacques. La plupart de nos grands seigneurs, qui sont de l'Académie, ne vous valent certainement pas, mon cher baron. Je connais plusieurs académiciens à qui j'ai quelquefois donné à dîner ; je leur écrirai, et je veux. j'entends que vous figuriez dans le fauteuil académique — Je ne sais pas trop, mon cher marquis, jusqu'à quel point ce fauteuil-là est honorable aujourd'hui. Je vois là pien des gens qui on l'air de s'y être glissés incognito. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me permettrai pas de vouloir succéder aux grands hommes des siècles de Louis XIV et de Louis XV. Quand on n'a plus que des nains pour recruter une armée, il vaut mieux n'en pas avoir que d'en présenter une ridicule. Enfin, si j'avais la sotte ambition de prétendre au fauteuil, je vous prierais très-fort, mon cher marquis, de ne pas vous mêler de cette affaire.

M. Zéphire vint annoncer, fort à propos pour rompre la conversa-tion, que les chevaux étaient mis. Durand n'était pas de ces hommes à qui on offre de l'argent. Cependant le comte d'Orville crut devoir marquer la reconnaissance générale autrement que par des remercîments, qui ne sont plus que des lieux communs. Il protesta au bon fermier que, si plus tard ses enfants avaient le goût du service, il les prendrait volontiers dans son régiment, et que, s'ils s'y conduisaient bien, il en ferait des maréchaux des logis. Durand répondit à cette offre magnifique par un sourire un peu dédaigneux. On monta en voiture, on partit, et on arriva enfin à Pithiviers, sans me donner rien à ajouter au chapitre des accidents, ce dont je suis très-fâché. Cependant, comme je n'ai pas reçu de la nature le don d'inventer, il

faut que je me renferme dans le cercle que m'a tracé l'inexorable

était rapide; et la pauvre fille d'auberge s'y noya. Cette histoire était racontée avec tant de componction et d'un air si persuadé, qu'elle eut le cours le plus rapide et le plus brillant. L'autorité publique voulut d'abord se mêler de cette affaire; mais, après une ample et mûre délibération, elle prononça que la force armée de Pithiviers ne pouvait arrêter deux officiers soutenus par un régiment

L'intelligent Ducroc savait ce qu'on doit au public et à soi-même. Il avait loué trois maisons contigues, qui n'étaient ni spacieuses, ni éléramment décorées, mais pourtant très-logeables. Comparées à la ferme e Durand, qu'on avait été trop heureux de trouver, elles pouvaient nême passer pour de petits hôtels. Celui du milieu était réservé pour les dames. La moitié qui tenait à la maison destinée à d'Oliban devait être habitée par madame de Verneuil; ainsi la comtesse sera trèsproche voisine de d'Orville. Pour l'utilité commune, on avait ouvert des portes de communication. Les logements des chevaux, des voitures et des gens de l'écurie étaient arrêtés dans un faubourg qui n'était quère éloigné que de cinquante pas du centre de la ville.

Les femmes de chambre de ces dames les attendaient depuis douze heures au moins, et ne savaient que penser d'un retard si extraordinaire. Quand elles les virent descendre de la berline en sabots, en bas de laine, en jupon de bure, la gorge et la tête enveloppées dans des serviettes, un rire inextinguible l'emporta sur le respect de commande auquel se soumettent les valets. — Apprenez, leur dit avec lignité la comtesse, qu'en quelque état que nous paraissions devant ous, vous devez toujours reconnaître vos maîtresses! Rosette et Lisbé n'étaient pas persuadées de la vérité de cette maxime, et polichinelle pe leur paraissait pas aussi respectable que le comte de Tuffières. Mais la conservation de leurs places tenait à leur silence, et elles se

hâtèrent de mettre ces dames en état de paraître.

Quelque grands airs que nous prenions avec nos gens, à quelque distance que nous les tenions de nous, ils trouvent toujours l'occasion de se rapprocher et de prendre quelque revanche. Ce sont nos juges les plus sévères, et un certain auteur a en raison de dire qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Rosette et Lisbé. dégagées de leurs premiers soins auprès de ces dames, courent interroger sur leur travestissement Ducroc, Zéphire, le cocher et les pi-

Chacun des personnages qu'elles questionnent raconte comme il le peut les aventures de la veille et de la nuit. Il les tronque, il les morcelle, il fait ce qu'on appelle un roman histor que, genre d'ouvrage très en vogue alors, et extrêmement utile à ceux qui veulent oublier l'histoire. Il manque toujours quelque chose à des femmes d'un certain genre. On s'était mis au lit après avoir fait honneur à un déjeuner succulent, que Thérèse avait trouvé le moven de faire servir à la minute, et on avait donné pour le lever des ordres qui ne souffraient pas de retard. Rosette et Lisbé brûlaient de raconter ce qu'elles venaient d'entendre, et elles coururent chez la marchande de modes de Pithiviers, qui vendait des chapeaux et des rubans que, depuis six mois, une dévote même n'aurait pas osé porter à Paris. Il n'est pas de si petite marchande de modes qui ne sache ce qu'elle doit d'égards à des femmes de chambre qui peuvent faire durer trois semaines ce qu'il dépend d'elles de chiffonner en trois jours. En conséquence, notre marchande fit passer Rosette et Lisbé dans ce qu'il lui plaisait d'appeler son salon, et qui lui servait à midi de salle à manger, et de chambre à coucher à neuf heures du soir. La conversation s'engage facilement entre trois personnes qui ont une envie égale de parler, et les quolibets des filles suivantes sur le compte de leurs maîtresses ne finissaient pas. La petite demoiselle qui venait acheter une demi-aune de faveur rose pour mettre dans ses cheveux, la maman qui voulait faire présent d'un ruban de nuit ponceau à son mari attrapaient, en passant, quelque chose de ce que racontaient Lisbé et Rosette.

C'est une terrible chose qu'une petite ville. Les gens qui y jouissent de quelque aisance n'y font rien, et, comme il faut user le temps, ils passent le leur à médire du prochain et à imaginer des fables plus plaisantes les unes que les autres, plaisir très-économique sans doute. Dans les villes commerçantes, le négociant, qui, pendant les trois quarts de la journee, s'est cassé la tête sur ses registres, se procure le soir les mêmes jouissances; à Paris même, on n'est pas tout à fait exempt de ces petits travers-là. Il faut qu'il y ait un attrait bien vif à dire du ma de ceux qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas, puisqu'on s'y livre aussi généralement Quoi qu'il en soit, deux heures après l'arrivée de notre aravane à Pithiviers, on y disait partout que le colonel des chasseurs des Vosges et un capitaine de son régiment avaient enlevé deux laitières de Rochefort. Il est tout simple que les maris avaient trouvé cette conduite très-déplacée, et qu'ils étaient venus, les armes à la main, réclamer leurs Hélènes. Un combat terrible avait eu lieu. Le mari d'une des pastourelles avait perdu treize dents d'un coup de poignée de sabre, l'autre avait eu la peau du front et le bout du nez coupés. La maréchaussée était intervenue; six chasseurs qui enlevaient aussi une fille d'auberge d'Etampes s'étaient rangés à côté de leurs officiers. Alors les coups de pistolets et de carabines plurent de toutes parts; et le champ de bataille resta aux chasseurs des Vosges. Il profièrent du moment pour prendre la fuite à grande course de cheval. Mais, hélas! laitières, servante, officiers, chasseurs, tombérent tous dans un fossé qu'ils n'eurent pas le temps d'éviter, tant leur marche

chose due Les mendiants s'étaient emparés des flancs, et faisaient entre eux un chœur lamentable. Thérèse répan 'ait, en se rengorgeant, ses pièces de six liards à droite et à gauche. Larose donnait la petite pièce de six sous; le colonel et ses officiers lâchaient le petit écu; tout allait au mieux : chacun était content. On était au bord d'un ruisseau, et Thérèse occupée tantôt à distri-

buer ses aumônes, tantôt à reconnaître l'effet que la jolie figure du marié produisait sur les personnes qui étaient aux croisées, Thérèse voit le rui-seau au moment où elle y va mettre le pied dont elle peut se servir; elle se hâte d'avancer sa béquille; elle manque l'aplomb; sa jambe artificielle lui échappe ; le pied malade porte à terre, Thérèse pousse un cri du diable; elle veut s'accrocher de ses deux mains au bras de Larose; elle est volumineuse, et Larose, qui ne s'attend pas à un tel surcroît de pesanteur, chancelle et cède à l'impulsion que lui donnée sa belle-mère. Pauvre Thérèse! Une toilette qui lui a coûté deux heures de soins et de recherches n'est plus présentable. Les polissons et les mendiants rient, et Thérèse, outrée, après avoir distribué des aumônes, distribue des coups de béquille à ceux qui l'approchent de trop près. La marche est suspendue. Thérèse jure qu'elle n'ira pas à l'église dans cet état épouvantable, et que sa fille ne se mariera pas qu'elle ne soit présente. Julie a la larme à l'œil ; Larose ne sait à quel

On était sous les croisées du président de l'élection. Madame la présidente était à une fenêtre en peignoir du matin. Ce peignoir était garni par le bas d'une large dentelle qu'une pauvre cuisinière, qui aurait bien voulu se coucher, avait passé la nuit à faufiler. Or, cette dentelle ne pouvait se voir de la rue. La présidente descend Elle est à demi coiffée; un aimable désordre règne dans toute sa personne, et un pied trèpassable est chaussé de la petite mule verte. Il y avait deux ans que le marquis de Bièvre avait dit à la reine, qui ce jour-là portait des souliers verts : L'uni vert est à vos pieds Le mot était arrivé à Pithiviers depuis trois semaines, et toutes les dames à prétentions avaient adopté la chaussure verte.

Il v avait dans cette ville un maître de danse qui avait été laquais de Vestris, et madame la présidente fut bien aise de donner une haute idée des talents de M. le professeur. Elle adressa aux gens de la noce trois révérences prises dans le menuet du ballet de Mirza, et elle offrit très-poliment à Thérèse d'entrer chez elle, et de choisir dans sa garde robe ce qui lui conviendrait. Thérèse a la maladresse de prendre une proposition faite de bonne foi pour une ironie. - En effet, dit-elle en ricanant, les robes de madame m'iraient à merveille! Elle est longue, et je su's courte; elle est maigre, et j'ai de l'embonpoint. Sachez, ma dame, que j'ai des robes de reste, et je ne demande qu'une demi-heure à M. le marquis pour faire une toilette nouvelle.

Le comte d'Orville adresse à madame la présidente des excuses trèsbien tournées sur l'impolitesse de la femme de charge : c'est à lui qu'il convient de prendre la parole; il a fait ses visites. Le bedeau arrive gravement, et dit plus gravement encore que le célébrant est prêt depuis un quart d'heure, et qu'il s'impatienterait s'il ne craignait de manquer à la dignité de son mini-tère. Thérèse répète qu'elle ne demande qu'une demi-heure; mais qu'elle la veut absolument. Un capitaine de chasseurs n'a pas de raisons pour retenir ses mouvements d'impatience. et d'Oliban s'écrie que les prétentions de la vieille sont ridicules qu'on se passera fort bien d'elle, et il ordonne à Larose d'offrir son bras à la mère Firmin. La mère Firmin, piquée intérieurement de la préférence que s'était arrogée Thérèse, s'approche et se colle au bras

- Ah! vous le prenez sur ce ton-là! s'écrie Thérèse rouge comme ses rubans ponceau, vous allez voir... vous allez voir... vous verrez On ne l'écoute pas; la noce se remet en marche, et Julie commence à sourire.

- Quel dommage, disait le marquis au baron, que cette charmante fille ne fût pas mariée aujourd'hui! Avec quel abandon elle se livre aux mouvements de son cœur! Cette vieille Thérèse... elle nous eût retenus-là deux heures, et je vais servir Julie et Larose. Oh! je ressemble à Alexandre, moi : je coupe le nœud quand je ne peux le défaire. Jamais je ne suis embarrassé.

On était placé; la cérémonie était commencée: le passionné Larose comptait par approximation les minutes qui devaient s'écouler encore avant que le prêtre prononçat l'imposant et si désiré ego vos conjungo. Je ne sais à quoi pensait Julie; mais elle regardait Larose; elle rou gissait; elle baissait les yeux; elle les reportait sur l'ami de son cœur.. In homme fend la presse; il entre dans le sanctuaire; il remet au célébrant un papier, et se retire en saluant à droite, à gauche, et jusqu'à terre.

Le célébrant paraît interdit : il balbutie quelques mots que personne n'entend; enfin il élève la voix et déclare qu'il ne peut unir ces jeunes

On s'approche de lui, on l'interroge: Julie chancelle et perd l'usage de ses sens. En revenant à elle, elle apprend que sa mère, entêtée comme dix Bretons, a été chez un huissier, et qu'elle vient de mettre opposition au mariage. - Ah, monsieur le marquis, dit la pauvre petite en sanglotant, que ne lui accordiez-vous la demi-heure

vaient les gens de la noce, et demandaient un pourboire comme une qu'elle vous demandait! - Oh! répète le baron, je suis comme Alexandre, moi : je coupe le nœud quand je ne peux le defaire. Et quel est le terme fixé par l'opposition? Elle est illimitée, et elle

annouce que le lendemain on fera connaître un empêchement di-

Il faut s'en retourner; il faut se séparer pour être moins remarqué. et voilà encore une nouvelle pour les habitants de Pithiviers.

On rentre à l'hôtel ou à la maison, comme il vous plaira l'appeler. Larose est au désespoir; Julie est sans pouls et sans haleine : Thérèse a pris un costume nouveau, aussi riche que le premier, et elle regarde les désappointés d'un air triomphant; le marquis lui lance des regards

- Je ne m'émens pas de tout cela, dit Thérèse en sautant sur sa béquille. Bah! l'en ai vu bien d'autres. Demain le mariage se fera; je conduirai mon gendre, et je ne tomberai pas dans le ruisseau, parce qu'il y a des fiacres à Orléans, et j'en ai envoyé chercher un. main, passe, murmurait la petite. Ah! monsieur le marquis, monsieur le marquis!

Partout l'ordre est donné aux domestiques de se mettre en grande tenue Ceux qui n'en ont pas, et c'est le plus grand nombre, enjoignent à leurs cui-inières de prendre à l'instant le bonnet et le tablier blancs. Des députations arrivent de toutes parts. On demande si la rupture du mariage entraîne ou non la suppression du bal. D Orville se hâte de faire rénondre que le mariage est remis au lendemain, et que la fête

destinée à célébrer le jour consacrera la veille. En conséquence, à six heures du soir, les personnages invités couvrent les rues de la ville. Il semblait qu'on fit à Pithiviers une procession générale. Le colonel et ses deux officiers n'avaient pas encore pris leur café, et il faut qu'ils s'imposent une privation, ou que les dames entrent dans la maison du milieu sans y trouver personne pour les re-cevoir. Des chevaliers français sacrifient tout aux belles. Cependant,

en quittant la table, le marquis murmurait : - Est-on jamais venu au bal à six heures! On dine donc la veille dans ce pays-ci?

Plaisanterie à part, l'assemblée offrait un coup d'œil très-intéressant. l y avait là plusieurs femmes très-jolies, et personne n'était ridicule. s mamans de province s'exécutent de bien meilleure grâce que celles de Paris. Elles avouent hautement leurs cinquante, leurs soixante ans. Les vieilles de la capitale s'imaginent que se persuader qu'on est encore jeune, c'est le faire croire aux autres.

Le marquis présenta à la compagnie Julie, qui ne pleurait plus depuis qu'elle savait que son bonheur n'était différé que d'un jour. Il ouvrit le bal avec elle. Le baron, tout à son amour pour sa Sophie, était avec tout le monde d'une grande politesse, et prenait peu de part aux plaisirs bruyants. D'Orville promenait de belle en belle un œil

animé par le désir.

Vous n'avez pas oublié ce brave chevalier de Saint-Louis qui, au milieu de l'alarme générale, se disposait à défendre seul ses foyers. Il avait à conserver quelque chose de bien plus intéressant que des lares ou des pénates.

Il avait eu un extérieur séduisant, et il avait servi avec distinction. Les femmes aiment les jolis hommes, surtout quand ils sont braves; c'est très-naturel, et M. le chevalier avait eu en bonnes fortunes de quoi faire dix réputations. L'attrait du plaisir ne l'empêchait pas de onner à son instruction des moments qui, n'en déplaise au beau sexe, n'étaient pas ceux qu'il employait le plus mal. Les hommes l'estimaient; c'est faire en deux mots son éloge. Mais il faut toujours payer un tribut à la faible humanité. Le chevalier avait vieilli sans s'en apercevoir; son imagination joignait le printemps à l'automne de sa vie, et il disait souvent que les femmes n'avaient plus de sensibilité. Il n'avait d'autre faiblesse que de se croire encore ce qu'il était il y avait trente ans, et une demoiselle fort jeune, fort jolie, fort éveillée, le confirma dans la bonne opinion qu'il avait de lui-même; il l'épousa. C'est ainsi que finissent les vieux garçons. Ils ne réfléchissent pas que le chapitre des accidents, auquel dans le bel âge ils ont fourni tant d'arti les, n'est pas encore clos, et que la loi du talion, qui n'est pas de droit, s'exerce partont de fait.

Pendant la bagarre, Vercelle avait causé un moment avec le chevalier. Il chercha à se lier avec un homme dont la physionomie prévenait; il trouva sa conversation amusante et sensée à la fois; il s'attacha à lui, et ne le quitta que lorsque le jour vint séparer les danseurs.

Sa petite femme promenait ses yeux charmants d'un officier à l'autre. savait du mariage tout juste ce qu'il en faut pour soupçonner ce qu'il peut être. Une certaine émotion, qu'elle ne pouvait definir, l'agitait fréquemment, et semblait ne chercher qu'à croître. L'air sérieux du baron le lui fit prendre pour un philosophe. D'Oliban, allant de belle en belle, et ne s'arrêtant à aucune, lui rappela le papillon; les regards soulenus et passionnés de d'Orville fixèrent enfin son attention. Pauvre chevalier!

Vous savez que la nature s'est plu à combler notre colonel de ses dons, et vous connaissez ses projets. Agathe fit sur lui l'impression qu'il produisait sur elle. L'aimable enfant ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait; d'Orville avoit de l'expérience et il était pénétrant. Il danse souvent avec Agathe; il hasarde de ces mots que l'innocence n'entend pas précisément, mais qu'elle cherche à interpréter quand l'homme qui les lui adresse a le bonheur de plaire. D'Or-

L'OFFICIEUX.

ville pressait tendrement une main qui ne répondait pas encore, mais qu'on ne pensait pas à retirer. Il prévit facilement ce qui pouvait arriver, et, lorsque les personnes invitées furent assises autour d'une table que couvrait un superbe ambigu, il se leva et dit: — Mesdames et messieurs, le marquis, mon camarade, célèbre aujourd'hui la veille du mariage; permettez-moi de fêter le jour et veuillez embellir cette soirée de votre présence.

Deux bals de suite! Voilà qui est embarrassant. La robe qu'on a mise pour celui-ci a perdu sa fraîcheur, et on n'a pas deux costumes de fête. On changera bien la guirlande de fleurs qui en orne le bas et le ruban qui l'accompagne. Mais la robe ... la robe?... Hé bien, on la nettoiera, on l'empèsera, on la repassera, et elle ira. Après ces réflexions sommaires, l'invitation est généralement acceptée.

Julie n'a eu que deux heures à donner au sommeil, et elle les a usées à penser. Insomnie d'amour est si douce que la petite, en se levant, ne regrettait pas les douceurs du repos. — Maman, disait-elle en se parant, est-ce bien aujourd'hui que je me marierai? — Prenez garde, disait Vercelle au marquis, qu'il se présente encore ce matin un nœud

gordien; gardez-vous surtout de le couper.

Le fiacre qu'on a été chercher à Orléans est à la porte. Le beau Larose regarde Thérèse et le marquis d'un air suppliant. Il leur dit de ses grands yeux pleins d'amour: — Plus de délais, je vous en conjure. Thérèse lui répond en s'appuyant sur son bras; elle descend, elle monte en voiture, elle prend la place d'honneur, elle ne s'informe pas si on la suit ou non, elle arrive, les gens de la noce sont sur ses pas; la cérémonie commence, elle se termine enfin. Larose embrasse sa femme: il n'a plus rien à redouter.

Le marquis n'a pas trouvé la moindre occasion de nuire en voulant obliger. Cependant il a retardé ce mariage de vingt-quatre heures; il est cause que ce soir il y aura bal encore, et combien un bal de plus avance certaines affaires! Je ne sais pas trop ce qui arrivera au brave chevalier; mais il est dans une position critique, et c'est d'Oliban qui l'y a mis.

Les mariés sont admis à l'honneur de dîner avec M. le comte, M. le marquis et M. le baron. — Nous aimons, disaient les deux premiers, à nous rappeler quelquesois l'égalité primitive. — Ma soi, messieurs, leur répondit Vercelle, si un duc et pair ne trouvait pas de rubanier pour frapper son cordon bleu, de brodeuse pour saire son crachat, de tailleur pour l'habiller, de cordonnier pour le chausser, de lingère pour lui faire des chemises, il perdrait beaucoup de sa dignité et il serait très-aise qu'un fort de la halle, si dans ce cas il pouvait y en avoir, voulût bien le protéger. Estimons le tiers état, sans lequel nous ne serions rien; persuadons nous bien qu'un gentilhomme ne déroge qu'en vivant avec des fripons ou des gens vicieux, et, malheureusement pour eux, le vice et la friponnerie ne se dérobent pas à mes yeux sous un habit brodé.

Vraiment notre baron gagne à se faire connaître. Je ne lui croyais pas tant de raison. Il m'inspire un vif intérêt, et je désire qu'il épouse sa Sophie, en dépit de tous les marquis du monde. Je tâcherai d'arranger cette affaire-là.

Il y a dans Paris un amour de convention, qui se loge dans la tête. Il la monte, il l'échauffe, et quand il a frappé l'imagination, il produit extérieurement les mêmes effets que lorsqu'il est dans le cœur. L'homme qui attaque a des impatiences, des mouvements brusques; sa conversation est sans suite; il porte involontairement les yeux sur l'objet qu'il désire et ses regards ont une expression qu'il ne pense pas à modèrer. Il suit tous les mouvements de la beauté; il pénètre ses fantaisies; elle est obéie avant d'avoir parlé. La femme qui aime, mais qui se défend encore, est réservée, tout en elle est étudié; elle n'a qu'un objet: c'est de se rendre impénétrable. A-t-elle cédé, le souvenir du bonheur, l'espoir de le voir renaître, l'importance du sacrince qu'elle a fait, la crainte tardive de trouver un ingrat, tout l'émeut, tout l'agite, elle n'est plus maîtresse d'elle-même; elle se décèle à chaque instant. L'homme heureux se possède au contraire parce qu'il n'a plus rien à espérer, à désirer, et un connaisseur qui prend la peine d'observer peut compter les couples amoureux qui se trouvent dans un salon et décider où en est chaque intrigue.

D'après cet aperçu général, vous savez ce qui se passe au bal entre Agathe et d'Orville. Il se contraignait si peu que les femmes les moins pénétrantes le jugèrent très-amoureux, et dans un cerveau féminin une idée en amène mille autres. On regardait alternativement le comte, la jeune dame, le bon chevalier, qu'on plaignait déjà sincèrement et qui seul ne voyait rien, parce que le baron s'était encore emparé de lui. Oh! que ces dames étaient heureuses! Quelle découverte dans une petite ville! J'en connais une où il n'est permis aux femmes de parler avec quelque abandon qu'à leurs proches parents. Reçoiventelles deux fois de suite un homme qui leur est étranger, vite on en fait leur amant, quel que soit son âge. Mais leur conduite est irréprochable; mais cet homme a soixante ans; l'imputation est absurde; n'importe, il faut parler, et on parle avec un plaisir, une malice!... jusqu'à ce qu'un nouvel incident fasse oublier celui-ci.

D'Oliban, malgré son étourderie, s'était aussi aperçu de quelque chose, et dès lors il n'avait point perdu de vue son colonel. En allant et venant, il lui adressait de ces mots qui ressemblent à de la finesse, et il l'éclaira sur le danger auquel il était exposé. Il trembla en pen-

sant que le marquis pouvait l'avoir pénétré, et il changea aussitôt de conduite. Il s'éloigna d'Agathe et parut s'attacher à une dame qui n'était ni grande, ni petite, ni grasse ni maigre, ni laide ni jolie, ni sotte ni spirituelle, mais dont l'ensemble était assez passable pour qu'on pût lui sacrifier huit jours. Il pensait avec quelque raison que l'amourpropre d'Agathe le sauverait de la jalousie, et que, s'il avait fait naître le soupçon, il se partagerait et deviendrait incertain, irrésolu. Mais malgré lui ses yeux cherchaient Agathe, et il crut apercevoir dans les siens de l'humeur et de l'impatience. Il sortit, passa dans son cabinet et écrivit un billet très-tendre dans lequel il développait ses motifs. Il invitait la jeune et tendre Agathe à se défier surtout de la pénétration du marquis, qui pourtant n'en avait pas trop.

Il remit ce billet avec assez d'adresse en dansant avec celle à qui il l'adressait. La simple, l'ingénue, la presque innocente Agathe aurait été fort embarrassée si, dans ce bon temps-là, les femmes n'eussent porté des poches. Le billet échappa à tous les yeux, et vous prévoyez bien que, la contredanse terminée, Agathe eut besoin de sortir à son tour. Les recommandations de d'Orville, le motif de ses assiduités auprès de la dame que je viens de vous dépeindre lui déplurent d'abord : ce billet aurait été passable, tout au plus, si elle avait dit : J'aime. Mais elle réfléchit que le moment était vraiment critique, qu'il était essentiel qu'elle connût le marquis, et qu'une chose déplacée dans telle circonstance est impérieusement commandée par telle autre. A gathe est ingénue, et cependant je commence à lui croire d'heureuses dispositions.

D'Orville savait qu'il est indispensable que l'amant de la femme soit bien avec le mari. En conséquence, il s'approcha du chevalier; il lui fit toutes les avances qui pouvaient flatter son amour-propre, et il n'en eût pas éprouvé le moindre mouvement qu'il se fût laissé prendre aux marques de politesse, d'intérêt même qu'il recevait du colonel, homme de qualité.

Le marquis ne dansait plus; il observait et rien ne lui était échappé que le billet. L'impassible sang-froid d'Agathe l'étonnait, le révoltait.

— Il est impossible, pensait-il, qu'elle aime ce mari-là, et elle a un cœur. Qu'en veut-elle faire, si elle le refuse à d'Orville? Le donner à quelque avocat, quelque médecin, quelque marchand! Mon colonel aurait pour rival heureux un petit citadin! Oh! parbleu! j'y mettrai bon ordre. Mais ne précipitons rien, ne faisons pas de bévues; elles sont souvent difficiles à réparer.

Les jeunes mariés s'étaient retirés aussitôt que les bienséances le leur avaient permis. Quel lit que celui que l'Amour a jonché de myrte et de roses, dont il éloigne la cupidité et la crainte du lendemain! Quel bonheur que celui qu'on peut avouer sans rougir! Délire heureux, ivresse du cœur et de l'âme, pourquoi n'êtes-vous pas éternels?

## CHAPITRE XIII. - Le régiment se forme.

D'Orville, se défiant plus que jamais du marquis, faisait le tour de la ville pour arriver chez le chevalier. Il multipliait ses visites pour qu'on ne lui attribuât aucune vue particulière. Il rencontrait d'Oliban dans la société et il affectait en sa présence des empressements si peu naturels qu'ils ne pouvaient pas même tromper la vanité de celle à qui ils s'adressaient. Il redevenait lui-même quand il était auprès d'Agathe. Le chevalier aimait beaucoup le piquet; le comte faisait sa partie; il écartait ses as et le marquis voyait tout cela. Il donnait fréquemment à dîner, il avait soin d'inviter plusieurs dames; ces petites fêtes paraissaient offertes à toutes, mais les hommages secrets étaient pour Agathe; elle en jouissait comme La Valière des fêtes brillantes que son roi ne donnait que pour elle.

Au reste, le comte tenait une maison montée, et on avait pour lui la plus parfaite estime. Le chevalier était enchanté de ses manières, et il lui répétait souvent qu'il regrettait de ne pouvoir lui rendre les jouissances qu'il procurait à sa femme. Sa femme se chargeait de

Gependant les recrues arrivaient. Il fallait organiser et instruire le régiment. D'Orville devenait réellement amoureux : il est si doux de faire faire le premier faux pas à une femme! D'Orville aurait voulu donner tous ses moments à l'amour. Il sentait d'ailleurs son insuffisance; il était paresseux comme le sont tous ceux qui n'ont besoin de rieu, et il joignait des qualités à quelques défauts. Il avait celle de se connaître en hommes et il avait jugé Vercelle. Il demanda et il obtint pour lui une commission de capitaine aide-major; il le chargea de tout et se réserva le commandement des grandes manœuvres. Les arrivants ne savaient rien, et cet arrangement donnait au colonel trois ou quatre mois encore, qu'il comptait bien consacrer à l'amour.

L'œil scrutateur du marquis lui déplaisait infiniment. Il ne manquait pas de le dépeindre à chaque officier qui arrivait au régiment. — C'est le meilleur homme du monde, disait-il; il est même fort aimable quand il veut s'en donner la peine; mais il est curieux et toujours empressé de se mêler d'affaires d'autrui. Si vous lui dites un mot des vôtres, il vous fera tourner la tête.

Rien de plus gauche encore que cet avis charitable. Si d'Oliban s'était mèlé des affaires de cinq ou six de ses camarades, son attention ne se serait pas portée exclusivement sur Agathe et le colonel. Ces

messieurs étaient réservés, et quelquefois même silencieux avec lui. Mais le marquis les traitait souvent, et on ne dîne pas sans dire un mot. Plusieurs de ces officiers étaient instruits, et servaient depuis longtemps. Ils amenaient toujours la conversation sur l'art militaire. Ce sujet avait le double avantage de les amuser et de dérouter la curiosité.

Ce genre d'entretien ne convenait pas au marquis. Il voulait bien traiter splendidement; mais il prétendait qu'on l'amusât, et il n'entendait rien aux marches, aux contre-marches, aux attaques, aux retraites dont on parlait sans cesse autour de lui. — Ma foi, messieurs, leur dit-il un jour, j'ai étudié particulièrement l'attaque et la défense des places; cet art-là en vaut bien un autre, et je ne serai pas aussi long que vous dans mes dissertations. Je viens au fait, et je termine en quatre mots. Regardez mon toupet, ce fer à cheval, que Zéphire crèpe si agréablement, ce fer à cheval est le fossé qui sépare la ville de la citadelle. La ville est prise; je fais apporter les fascines, je comble le fossé, je donne l'assaut à la citadelle, je m'en empare, et tout est fini. Allons, messieurs, parlons à présent de nos plaisirs, si nous en avons, et de nos affaires, si elles sont gaies.

Les convives étaient étourdis de cette sortie. Ils se regardaient d'un air qui signifiait : se moque-t-il de nous avec son fer à cheval, ses fascines et sa citadelle? S'il parle sérieusement, quel camarade nous a-t-on donné là? C'est quelque nomination de femme. La comtesse avait aussi fait nommer le baron; il avait du mérite, mais elle ne le connaissait pas : n'eût-il pas su distinguer sa main droite de la gauche, il n'en eût pas moins été capitaine. Avis aux ministres nés et à

D'Oliban voyait toujours avec dépit la feinte indifférence d'Agathe. Le comte était loin d'être malheureux; il avait instruit la jeune femme, il avait trouvé une élève docile et pleine de dispositions. D'ailleurs il ne la voyait ordinairement que chez elle, et les femmes qu'elle recevait ne pouvaient lui donner d'inquiétude. Elle était donc impassible, autant peut-être par tempérament que par calcul.

La prudence fait commettre des fautes comme l'imprévoyance. Si le comte eût moins redouté le marquis, il n'eût pas prévenu Agathe contre lui; d'Oliban eût deviné le bonheur de son colonel, et il se fût tenu tranquille. Mais il ne concevait rien à la froideur marquée de la dame; il se confirmait chaque jour dans l'opinion qu'elle devait avoir une intrigue, et il jura de la découvrir, et de venger son colonel des dédains qu'il ne méritait pas

dédains qu'il ne méritait pas.

En conséquence, il chargea Zéphire d'épier ceux qui allaient chez le chevalier, et de distinguer l'homme qu'il reconnaîtrait être le plus assidu. Pour se dissiper, en attendant le moment de la vengeance, il résolut de faire connaissance avec M. d'Apremont. Il fit mettre des chevaux à sa chaise de poste, et partit.

Vercelle se trouvait cloué à la garnison, et le plaisir d'être utile le dédommageait d'un travail soutenu et continuel. Cependant, en organisant, en instruisant sa troupe, il s'occupait de Sophie, son image était gravée dans son cœur, et il agissait dans l'obscurité et le silence.

Madame Descourtils lui avait permis de la voir quand elle serait de retour au château d'Apremont. Il avait cru pouvoir, en arrivant à Pithiviers, la remercier par une lettre polie, animée et spirituelle, par une de ces lettres qu'une femme bien élevée peut recevoir, et auxquelles elle ne se dispense pas de répondre. Rien de relatif au projet de mariage dans cette correspondance. Mais les expressions de la jeune veuve étaient faciles à entendre par un homme prévenu, et c'est ce qu'elle voulait. Le baron savait qu'il était toujours aimé, et qu'il n'était pas le seul que l'avenir tourmentât. On lui avait dit clairement qu'on était, depuis quinze jours, tourmenté d'un rhume affreux; que cette indisposition avait seule empêché ces dames de retourner au château; qu'on espérait se mettre en route sous peu de jours, et que mademoiselle d'Apremont se portait à merveille. Le baron prenait patience, et il commandait l'exercice, il dirigeait le manége, l'habillement, l'équipement des chevaux, en attendant le jour où il reverrait celle qui lui était plus chère que sa vie.

Le marquis avait déjà fait quelques voyages à Apremont. Il avait cherché la généalogie du seigneur dans le dictionnaire de la noblesse, et il se l'était gravée dans la mémoire : il a prouvé qu'il en avait beaucoup, par la facilité avec laquelle il avait retenu la leçon de guerre de siéges que lui avait donnée Zéphire. Il cherchait, et trouvait assez adroitement, l'occasion de parler des d'Apremont, de leurs actions d'éclat, et il flattait singulièrement l'amour-propre du seigneur actuel en se faisant raconter les affaires de la guerre de Corse, où il avait figuré. M. d'Apremont l'aurait jugé l'homme du monde le plus intéressant s'il avait eu seulement dix quartiers de noblesse : il s'en fallait de guelque chose.

Il ne partait pas qu'on ne l'invitât à revenir promptement. Il buvait assez faiblement avec le seigneur; il chassait avec lui tant bien que mal, mais il chantait en second-dessus la chanson gaillarde; M. d'Apremont ne s'apercevait plus de l'absence de sa fille. Il en parla un jour cependant, et avec intérêt. Le marquis fit d'elle l'éloge le plus complet, et le papa lui demanda d'où il la connaissait.

D'Oliban rappela ce qu'il avait remarqué au bal chez la comtesse, il s'exprima avec une chaleur factice qui produisit cependant un grand effet. M. d'Apremont commença par froncer le sourcil en pensant à

l'inégalité des conditions. Cependant il résléchit bientôt que cinquante mille écus de rente peuvent couvrir une tache; qu'il serait agréable pour lui d'avoir un gendre qui sût par cœur l'histoire de sa famille, qui la respectât, qui d'ailleurs ne haïssait ni le vin ni la chasse, et qui chantait le couplet grivois. Il résolut de voir venir le marquis, et même de l'encourager, si cela devenait nécessaire.

Le marquis allait seul à Apremont, parce qu'il avait ordonné à Zéphire, qui n'en faisait rien, de surveiller la maison du chevalier. Ses démarches étaient ignorées à Pithiviers. Le comte était enchanté de ses absences; le baron avait trop d'affaires pour remarquer quelque chose. Le sort semblait conjurer contre ce cher Vercelle.

On peut tout calculer, quand on a le cœur froid. D'Oliban s'apercevait de ses progrès sur l'esprit de M. d'Apremont, et un jour où il le trouva plus affectueux qu'à l'ordinaire, il hasarda de demander la main de Sophie. M. d'Apremont lui sourit : c'était répondre, et le marquis entra aussitôt dans le détail des avantages qu'il comptait faire à sa future épouse. D'abord il ne voulait pas de dot. Le papa avait soixante-dix ans, et la succession ne pouvait tarder à s'ouvrir. Mais la condition sans dot était entraînante pour un vieux seigneur qui aimait la représentation, et qui pouvait marier sa fille sans rien diminuer de son train.

Le marquis assurait à Sophie cinquante mille livres de rente en douaire; il se chargeait du trousseau, de tous les frais, et les présents de noce devaient être magnifiques. Encore des présents de noces! Vous le voyez, je justifie mon second titre.

Quel père eût résisté à cela? Ma fille est à vous, dit le vieillard au marquis en lui pressant la main. Mettons-nous à table, et sablons le vin du marché.

Il est de règle, en pareil cas, que le futur le moins attaché à sa prétendue témoigne le plus vif empressement de la voir. D'Oliban s'exprima d'une manière assez naturelle; la physionomie joua même un peu. — Ma nièce est très-enrhumée, lui dit M. d'Apremont. Cette indisposition retarde le départ de ces dames. Mais il n'y a pas d'obstacles pour moi. Je vais donner l'ordre à ma fille de revenir, et il faudra bien que sa cousine la suive. — Cela serait un peu dur. Chargez-moi d'une lettre dans laquelle vous développerez vos vues, et le moment où je la remettrai à l'adorable Sophie sera le plus beau de ma vie. — Vous avez raison, mon gendre. Voilà ce qui concilie tout.

Et M. d'Apremont écrit une longue lettre dans laquelle le bon sens ne brillait pas trop, mais où l'on trouvait facilement la volonté d'un père qui n'a pas l'habitude d'éprouver de la résistance.

D'Oliban retourne à sa garnison, étourdi de l'excellent mariage qu'il va faire. It donne un souvenir à madame de Verneuil à qui il le doit, et il se promet de lui en marquer sa reconnaissance à la première occasion qui s'en offrira.

Il comptait employer une partie du premier jour à courir la poste, et le reste à se reposer; la matinée du lendemain à faire sa toilette et à lire quelques lettres de Saint-Preux pour se monter la tête, l'aprèsdinée à faire sa cour; la troisième journée à acheter la corbeille et à revenir à Pithiviers.

Il lui fallait un congé. Il cherche, il trouve son colonel chez le chevalier. Il lui adresse sa demande; elle lui est aussitôt accordée : il eût demandé un mois qu'il l'eût obtenu avec la même facilité.

La politesse ne lui permettait pas de se retirer avant que de s'être assis; il se rend à l'invitation du chevalier. Madame faisait une impériale avec d'Orville. Du moment où le marquis se présenta, les yeux se turent, les pieds et les genoux devinrent immobiles: ceci était trèsbien vu, mais Agathe poussa les choses trop loin. D'Orville abattit trois impériales; la jeune dame jeta les cartes au plafond, et se retira dans un coin où elle eût l'air de bouder. Le comte alla lui porter des paroles de paix; elle y répondit en lui donnant sur les doigts des coups d'éventail si vivement appliqués, que le petit meuble vola en morceaux. Le chevalier intervint, et gronda sa femme bien doucement. D'Oliban sortit furieux.

- Qu'est-ce donc, disait-il, que cette espèce de belle Arsène, qui traite mon colonel comme un autre Alcindor, parce qu'il est aussi sottement patient que lui? Oh! il faut un charbonnier à cette femmelà, et il s'en trouvera un. Zéphire! - Monsieur le marquis! - Rendsmoi compte de ce que tu as observé à l'égard de ceux qui vont assi-dûment chez le chevalier... D'Oliban s'imagine que son valet de chambre s'est occupé de lui : il avait bien assez de ses propres affaires. Madame la présidente avait une femme de chambre très-jeune, trèsjolie, très-innocente, et M. Zéphire s'était chargé de son éducation. Il lui montrait à lire, à écrire et à faire ses quatre règles. Les leçons étaient données dans une espèce de trou qui s'appelait l'antichambre. Quoi de moins suspect qu'un jeur e homme qu'on reçoit dans un réduit obscur, qui sans cesse est ouvert à tout le monde? Mais on était méthodique à Pithiviers; les visites ne s'y faisaient qu'à des heures convenues, et ce n'était pas celles là que choisissait M. Zéphire pour s'ériger en professeur. Il voulait de l'attention, de la docilité; il fallait donc qu'il évitat tout ce qui pouvait distraire mademoiselle Augustine. Aussi elle fit des progrès si rapides, qu'en peu de jours elle en vint à la multiplication, et dès lors elle fut aussi savante que

Vous sentez bien que le professeur, fatigué des leçons de la journée.

aimait mieux s'aller coucher que de se mettre en vedette à la porte du chevalier. Cependant il fallant répondre quelque chose, et a ec cer-taines gens il vaut mieux dire une balourdise que se taire : on prouve

du moins qu'on a fait de son mieux.

Monsieur, dit Zephire, deux fois de suite, j'ai vu entrer à minuit chez le chevalier un homme... — A minuit! Oh! la petite prude! Et comment cet homme est-il fait? comment est-il mis? Monsieur, il porte un grand hapeau rond, et il est enveloppé dans un manteau gris, ce qui fait que je n'ai pu juger sa figure et sa taille. - Mais que présumes tu qu'il puisse être? - Monsieur, il marche incliné comme s'il cherchait des épingles, et il porte les mains en avant comme s'il tenait et qu'il voulût mettre en place... Enfin, monsieur, je conjecture que c'est un apothicaire. – Un apothicaire! Une femme de condition s'abaisser jusque-la! — Eh! monsieur, telle femme de condition peut être la fille du cocher de son père, comme certaine femme de chambre peut être file de qualité sans le savoir. -Monsieur Z phire, vous ne croyez pas à la vertu des femmes. - Pas excessivement, monsieur le marquis; et vous? - Je crois que le faquin m'interroge. C'est assez, laisse moi.

- Un apothicaire! un apothicaire! Oh! mon cher d'Orville, je vous vengerai de l'ignoble préférence qu'on lui donne sur vous. Prtite bégueule! petite sotte!... Quelle heure est-il?... onze heures... Zéphire, Ziphire? - Monsieur, me voilà. - Enveloppe-toi dans une

re lingote, prends un gros bâton et suis-moi.

Le marquis se travestit lui-même, et, accompagné de son écuver. il va droit à la rue qu'habitait le chevalier. L'auvent d'un marchand de drap leur sert de retraite à tous deux, et ils attendent l'amant forluné — Que voulez-vous, monsieur, que je fasse de ce gros bâton? dit Zéphire bien bas. — Tu le casseras sur le dos de l'insolent apothicaire. - S'il ne doit servir qu'à cela, pensait le valet de chambre, il rentrera vierge au bûcher.

- Pas du tout, un homme, droit comme un jonc, léger comme l'hirondelle, s'avance lestement et se dirige vers la maison du chevalier. - Vois tu, vois tu, dit le marquis, comme l'apothicaire se redresse? c'est pour n'être pas reconnu. Avance et frappe au moment où il mettra la main sur la porte, car il ne faut pas faire ici de quioroquo. - Et vous me repondez des suites, monsieur? - Eh! sans do te. Allons, pensait Zéphire, apothicaire ou autre, il y passera. L'apothicaire, très-intéressé à bien voir, s'aperçoit qu'on l'observe,

et il double le pas. Zéphire craint que le dos roturier ne lui échappe, et il court de toutes ses forces. Les rues de Pithi iers n'étaient très bien tenues alors. Un pavé sorti de son orbite fait trébucher Zéphice; il tombe : son baton éch ppe de sa main et va frapper les ambes de l'apothicaire, qui se precipite sur la porte. Elle s'ouvre et

se referme a l'instant.

- Parbleu, s'écria Zéphire en se relevant, il est fort désagréable pour moi de m'estropier en voulant bâtonner un homme qui ne vous a pas fait de mal et que vous auriez bien dû laisser agir à son gré. — Te tairas tu, criard? — Eh! monsieur je voudrais vous voir crotté de la tête aux pieds, et meurtri de tous les côtés par dessus cela. Je n'oserai me montrer de huit jours. - C'est bon , c'est bon .... Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier... Est-il sourd? Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier!... Ah! mon Dieu, il ne m'entend pas... Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier! - Eh bien! qu'est ce? — Comment vous portez-vous? — Ah! c'est le marquis. Eh! qui diable vous pousse à venir vous informer de ma santé à minuit? — Je viens de voir entrer chez vous un apothicaire, et l'ai pensé que vous ou madame ... - Un apothicaire!... Je crois que madame dort profon-

dément ; je vais m'en assurer.

Aussitôt on entend crier de l'intérieur : — Au secours ! au voleur! au voleur! au secours! - Je n'y comprends plus rien, dit le marquis à Ziphire. - Ni moi non plus, monsieur. - L'affaire se complique furieusement. Sans doute le chevalier rosse l'apothicaire et peut-êire sa femme : voilà bien ce que je voulais. - En ce cas, monsieur nous n'avons plus affaire ici ; retirons nous, croyez-moi ; le dénoûment se fera bien sans nous. - Tu as raison; viens, suis-moi.

Mais en effet que se passe-t-il donc chez M. le chevalier? le crois

que, pour être clair, il faut que je prenne les choses de plus haut. comte était au mieux avec sa petite Agathe; mais il ne suffit pas de dire : J'aime, de se regarder d'une certaine manière, et de se caresser le bout du pied quand on a des temoins 1) Orville avait un do mestique assez adroit qui, pour complaire à son maître, faisait sa cour à la cuisinière du chevalier, laide, mais laide à faire fuir un héros. La demoiselle avait cru ne devoir pas laisser échapper la seule occasion qui se fût présentée, et peut-être la dernière qui dût s'offrir. En conséquence, Lasleur était admis clandestinement le soir ; et à minuit, lorsque sa compagne puisait de nouvelles forces dans les bras du sommeil, il se levait doucement et allait ouvrir la porte de la rue Lorsque Catherine ne dormait pas, le comte retournait chez lui avec l'espoir du lendemain. D'après ces arrangements, il semblait qu'on fût à l'abri de toute espèce de surprise et qu'on pût jouir du présent avec une entière sécurité.

Aux cris que jetait le comte, qui avait reconnu la voix du marquis, le chevalier crut qu'une bande de voleurs s'était introduite chez lui. Il descend bravement en chemise, sa lampe de nuit dans une main et

son épée dans l'autre. Il veut sauter les degrés de son escalier aussi lestement qu'il courait, trente ans auparavant, sur les rochers pelés de l'île de Corse II fait un faux pas, la veilleuse roule sur les degrés et s'éteint, le chevalier reste où il est et se met en garde. Le comte profite du moment et s'échappe.

Le chevalier, n'enten ant plus rien, quitte sa position menaçante, rentre dons sa chambre, allume une bourie, et, la pointe de l'épée en avant, il commence une perquisition générale dans sa maison. Madame sait une partie des choses qui viennent de se passer; les incidents de la rue lui sont seuls étrangers. Elle est transie de peur, et elle jone le sommeil de manière à tromper le plus fin observateur. Le chevalier, enchanté que son repos n'ait pas été troublé, passe plus lois et ne trouve partout que silence et solitude. Il ne sait que penser de ce qu'il a entendu, et il est bien certain d'avoir entendu quelque chose. Il arrive à la chambre de Catherine, qui ne savait pas jouer la comédie.

- Catherine, n'a-t-on pas crié au voleur? Catherine est rassurée sur le sort de son cher Lafleur : il s'est évadé aussi au moment où la veilleuse s'est éteinte. Catherine, qui croit n'avoir plus rien à redouter, a retrouvé sa présence d'esprit et répond d'un ton ferme qu'elle a tout entendu, mais qu'elle ne s'effraie pas aisément. Elle ajoute qu'un des voleurs est entre dans sa chambre et s'est approché de son lit, mais qu'il a trouvé à qui parler. - Voyez-vous ces cheveux, monsieur, les voyez-vous? Elle tenait à la main une pincée de crin qu'en fille prévoyante elle avait arrachée du sommier de son lit pendant le tumulte

- Mais . lui dit le chevalier ce voleur - la est un homme bien extraordinaire. Il a donc l'habitude de courir les rues sa culotte sous le bras? - Je-ne sais pas comment il court, monsieur - La vois-tu, cette culotte? la vois-tu? Allons, tu es une misérable. Un garçon apothicaire, car un maître ne descendrait pas jusqu'à toi, un garçon apothicaire vient te rendre des visites nocturnes, et il faut qu'il soit ou pour avoir crié comme il l'a fait. Demain, mademoiselle, je rendrai compte de votre conduite à madame, et vous pouvez vous préparer à déloger dans les vingt-quatre heures.

Pauvre Catherine! la réputation de ta maîtresse est en sûreté et la tienne est perdue. Ce que c'est que la destinée !

## CHAPITRE XIV. - Suite du précédent.

Le comte était rentré chez lui de fort mauvaise homeur. C'est un véritable fléau que j'ai dans mon regiment, pensait-il, et pendant des années encore je suis destiné à être sa victime. Oh! si madame d'Orfeuil n'était pes sous des grilles, je lui ferais avoir une majorité pour m'en défaire... Mais où diable a-t-il été imaginer que c'était un apothicaire qui venait d'entrer chez le chevalier? Dès que j'ai reconnu sa maudite voix, j'ai crié au voleur; je n'avais que ce moyen-là de me tirer d'affaire. Le bâton roulant dans mes jambes autorisait une méprise ; j'aurais dit au chevalier que j'étais tombé la tête sur la porte, avait cédé à la violence du coup; je me serais plaint, et Agathe se serait levée pour m'appliquer une compresse sur une bosse que je n'ai pas . Ah, ah, ah! Le chevalier m'aurait conté l'escapade nouvelle du marquis, et tout se serait arrangé... A propos du marquis, - Lasseur, Lasseur! - Monsieur le comte, il n'est pas rentré. -Comment, ce drôle-là se permet de découcher! - Je ne sais, monsieur le comte.... Ah! je crois qu'il rentre. - Lasseur, Lasseur!.... Comment, drôle que vous êtes, vous vous permettez de paraître devant moi sans culotte! — Monsieur ne m'a pas donné le temps d'en prendre une. - Mais vous rentrez, faquin, dans un état indécent. Qu'on me laisse avec lui ; je vais éclaircir ce mystère.

- Eh bien! mon pauvre Lasseur, tu n'as donc pas eu le temps de prendre ta culotte? - Ma foi, monsieur, vous êtes fort heureux de n'avoir pas quitté la vôtre. - Mais demain ton aventure sera publiée. -Par qui! - Et parbleu, par tes camarades. Le chevalier d'ailleurs aura fait une visite générale dans sa maison... et si Catherine n'a pas eu la prévoyance... — Oh! monsieur, elle n'a pu se douter que je laissasse après moi la partie essentielle de mon habillement. - Voilà une fille perdue de réputation. - Grâce à votre capitaine. - Et on se oquera de toi, Lasseur. - Oh! monsieur, ce que l'usage permet aux emmes de montrer n'est pas toujours ce qu'elles ont de plus beau. -Bien, très-bien, mon ami; voilà un texte excellent; c'est là-dessus qu'il faut établir ta défense. Au point du jour, tu iras dire à cet enagé marquis qu'il vienne me parler avant de partir pour Paris. Va te coucher; i'en vais faire autant, et nous verrons quelles seront les uites de cette aventure.

En esset, le marquis se présente de très-bonne heure chez le comte. - Mon colonel, je ne serais point parti sans avoir reçu vos ordres pour la capitale. Mais je suis bien aise de pouvoir me présenter avant heure fixée par l'étiquette ; je vais vous raconter l'histoire de la nuit la plus plaisante... - C'est pour vous en parler que je vous ai mandé, sieur. Comment, vons employez les nuits à épier ce que font les habitants de cette ville! Vous éveillez le chevalier à minuit pour lui conter des fariboles et compromeltre son repos et celui de sa femme! - Vous l'aimez tendrement, mon cher comte; elle vous traite avec

dédain, et j'ai voulu ... - La perdre pour me venger! Je veux aimer seul, monsieur; qu'avez vous à dire à cela? De quel droit vour charg z vous de ma vengeance? Ne deviez-vous pas au moms vous concerter avec moi? - Monsieur le comte, j'ai prévu que vous ne me diri z rien. - C'est que sans doute je n'avais rien à vous dire. Et vous rèvez que c'est un apothicaire qui est entre bez le chevalier; vous criez cela de manière à être entendu de cent pas à la ronde. Peutêtre tous les apothicaires de cette ville sont mariés, et vous les compromettez tous. Etourdi que vous êtes, je vais vous prouver que ce n'est pas un apothicaire qui est entré chez le chevalier; et, s'y fussent-ils tous rassemblés, vous n'avez certainement pas le droit de les bâtonner. - Comment, ce n'est pas un apothicaire!,.... Oh! contezmoi cela, mon colonel. — Un de mes gens est bien avec la cuisi-nière... — Elle est epouvantable. — Vous n'avez vu que sa figure, monsieur. Telle qu'elle est, elle lui convient, et l'algarade que vous avez faite a obligé ce pauvre diable à s'enfuir sans avoir le temps de prendre sa culotte. - Oh! voilà qui est plaisant, très plaisant. Cette culotte-là fera du bruit dans Pahiviers. - Pour finir, monsieur le marquis, je vous déclare très-sérieusement que, si vous provoquez quelque nouvelle scène, je vous mettrai pour trois mois aux arrêts. - Uh! colonel, trois mois d'arrêts pour vous avoir fait rire! - Je suis homme de parole, ne l'oubliez pas.

Le marquis aurait pu répliquer au comte qu'il ne le prouvait point par ses quatre-vingt mille francs qu'il s'était solennellement engagé à rendre et dont il n'avait pas encore payé un sou. Le reproche venu jusque sur ses lèvres; mais, en homme adroit, il s'était bien gardé de laisser échapper un mot. C'est ainsi qu'on perd son argent; mais on est dédommagé par la bienveillance de l'homme de qui on dé pend, et c'est quelque chose. Le beau chapitre que celui des compensations! Le marquis fut prié de prendre des informations sur le sort actuel de la comtesse d'Orville le chargea de quelques autres com missions, et s'applaudit d'avoir pu lui faire prendre si complétement le change sur les événements de la nuit dermère.

Pendant qu'on déroutait d'Oliban d'un côté, une scène nouvelle se passait de l'autre. Le chevalier, toujours inquiet sur ce qui pouvait altérer la tranquillité apparente de madame, avait jugé à propos de passer le reste de la nuit auprès d'elle, ne pouvant faire mieux. Il lui raconta très-longuement ce qui venait d'arriver. Agathe soupira en pensant qu'elle était obligée de renvoyer Catherine, qui lui avait rendu de grands services sans le savoir. Le chevalier interpréta tout autrement ce soupir. - Vous avez raison, ma chère amie, d'etre péniblement affectée d'une telle conduite. Mais, des qu'il fera jour, nous purgerons notre maison d'une fille sans mœurs. Agathe soupira encore. Elle ne pouvait se refuser à certaine comparaison bien naturelle entre Catherine et elle. - Ne vous affigez pas, mon ange, je vous dis qu'elle sera chassée, chassée impitoyablement.

Le chevalier était à peine levé qu'il quitta son bonnet de coton, prit sa perruque à la brigadière, s'enveloppa dans sa robe de chambre de damas jaune, se mit dans son grand fauteuil à oreillettes, fit placer Agathe à sa gauche sur un siège plus modeste et sonna.

Catherine comparut d'un air assez décidé. Elle avait eu le temps de réfléchir qu'il faut une cuisinière à qui veut dîner un peu passable-ment, et que, par mille raisons, il peut y avoir tous les jours dix places vacantes chez les gourmets et autres. Le chevalier rapprocha es sourcils épais, se fit une figure menaçante, et, après s'être gratté l'oreille, il commença ainsi :

- Ma maison est sans doute la plus respectable que je connaisse, et vous l'avez polluée... Une larme s'échappa des yeux d'Agathe. - Je vois avec plaisir, madame, combien vous êtes sensible à l'affront que vous et moi avons recu. Mais calmez-vous, la punition sera aussi éclatante que l'offense, je vous l'ai déjà dit.

Parlez, matheureuse, et sachons quel est l'insolent qui ose s'introduire chez moi la nuit. — Eh! mousieur, c'est... c'est... c'est... -Finissons. Chez quel apothicaire avez-vous choisi le complice de vos désordres! — Chez quel apothicaire!... — Parlerez-vous? — Majs, monsieur, je ne vous comprends pas. — Je vais me faire entendre. Allez chercher cette culotte qui dépose contre vous... Point de pitié. madame , elle étouffe la justice , et celle que je vais rendre sera consi gnée dans les fastes de Pithiviers.

- Eh bien! monsieur, la voilà, cette culotte. - A qui appartientelle? - A M. de Lasleur. - Qu'est-ce que ce Lasleur? - Eh! monsieur, à quoi bon toutes ces questions? vous me renvoyez, je m'en vais et tout doit être fini. - Si tu ne me fais connaître ton Lasl ur, je porterai plainte contre lui au procureur du roi. C'est quelque fripor sans doute. - Le procureur du roi? - Non, coquine; mais bien Lafleur. - Lafleur, un fripon, monsieur! - C'est un garçon hounête et la preuve de cela c'est qu'il est au service de M. le comte d'Orville. - Je vais parler à son maître et le faire chasser. Pous vous . Cathe-Eh! monsieur le chevalier, dit Agathe, Catherine nous sert bien. Elle a eu une faiblesse très-répréhensible sans doute; mais le mariage répare bien des choses; et si vous vous entendiez là dessus avec M. le comte... - Cochleu, madame, je suis juste, mais je ne suis pas entêté. Je trouve excellent l'avis que vous venez de me don-'ner, et je veux le transmettre à l'instant au colonel. Rentrez dans ma

cuisine et restez-y jusqu'à nouvel ordre. Si le mariage se fait, je vous rendrai mon estime; en allendant, je fermerai tous les soirs la porte de la rue moi même et je mettrai la clef sous mon oreiller... Vous palissez, madame, qu'avez-vous? - Je ne sais... Certain mal de cœur... - Un mal de cœur... un mal de cœur, mon ange... C'est la première fois... Je n'osais plus me flatter... Oh! je dirai cela au comte, et il en sera enchanté... Cet homme-là nous aime beaucoup... Catherine, Catherine!... Mon habit marron, ma veste de brocart, mes souliers de castor et mes boucles à pierres. Le chevalier shabille

Le comte s'étonne de le voir entrer chez lui si matin; il s'inquiète, il tremble pour Agathe; le chevalier le rassure en lui jetant les bras au cou. - Félicitez-moi, monsieur le comte; madame vient d'avoir des maux de cœur... des maux de cœur! Vous sav. z ce que cela siguine. - Recevez mon compliment, monsieur le chevalier, et croyez que j'ai joint mes vœux aux vôtres pour qu'enfin vous ayez un héritier de votre nom et de votre valeur. — J aurais pris une heure plus convenable pour vous faire part de ma satisfaction, si je n'étais amene chez vous pour vous confier une affaire majeure qui m'embarrasse et que yous pouvez arranger avec moi. - Croyez, mon cher chevalier, que je ferai tout ce qui pourra vous être agréable. — J'ai une cuisinière, monsieur le comte, dont j'étais très content et dont la laideur devait garantir la vertu. Pas du tout, un enragé, un diable, un de vos dor mestiques, un Lafleur, s'est amouraché de cette laideron - là; et j'ai la preuve palpable que Catherine l'a reçu chez moi pendant la nuit. Je voulais la chasser, monsieur le comte... - Et vous aviez raison, monsieur le chevalier. - Prendre des mesures certaines pour empêcher pareille chose d'arriver à l'avenir. - Lesquelles encore? Fermer moi-même ma porte tous les soirs et mettre la clef dans ma poche. - Hein! plaitil? - Vous n'avez pas ent ndu? - Pardonneznoi, pardonnez moi; la clef dans votre poche. — Mais madame m'a fait judicieusement observer que le mariage couvrait tout ... - Et alors il faudra bien que Lafleur ait la facilité d'aller trouver sa femme quand il aura fait son service. - Sans doute, sans doute. Vous sentez que j'ai adopté cette manière de voir : comment refuserais-je quelque chose à madame, qui a des maux de cœur!... Je suis dans un ravisse. ment, dans une ivresse!... Que je vous embrasse encore, mon cher comte. Ah cà, aites-moi, êtes-vous disposé à arraiger ce mariagelà? - Mais je ne sais trop ce que je dois faire, chevalier. Lasleur est jeune, bien tourné; il a de l'intelligence et il peut se pousser dans le monde. — Vous voulez donc que je congédie ma cuisinière? Madame a blâmé sa conduite, oh, oh! de la manière la plus positive; mais je vois bien qu'elle tient à Catherine. Ne ferez-vous pas quelque chose pour mon Agathe? - Je saisirai toujours avec empressement l'occasion de lui prouver mon dévouement respectueux; mais je ne sais si Lasseur consentira à se marier ici. Le drôle a de l'ambition... — Ah! nous le ferons consentir : il est amoureux, et je le mettrai à la diète, ah, ah, ah! La clef dans ma poche ju qu'à ce que le mariage soit fait, et Cather ne gardée à vue pendant la journée, ah, ah, ah! — Allons, monsieur le chevalier, je verrai, je parlerai... je ferai tous mes efforts pour déterminer Lasseur. je vous en donne ma parole.

Le chevalier sort enchanté, et d'Orville mande son domestique, hien persuadé d'avance de ce qu'il va lui répondre. Mais cette clef... cette clef!... Il faut l'avoir, n'importe à quel prix, et il est des cir-

constances où l'argent ne tient à rien. — Lafleur, je suis dans un grand embarras. — Comment cela, mon-sieur? — Je suis même affligé. — Vous m'effrayez, monsieur. — J'adore Agathe. — Et vous n'avez pas à vous en plaindre. — Au contraire; mais ta diable de culotte a ouvert les yeux au chevalier. Il veut chasser Catherme ... - Eh bien! monsieur, je ferai l'amour à celle qui la remplacera : je ne peux que gagner au change. - Mais tous les soirs la maison sera fermée comme une citadelle; plus de possibilité de m'introduire. - Que voulez-vous, monsieur, que je fasse à tout cela? - Si tu m'es attaché, Lafleur ... - Monsieur n'en doute pas. - Si tu veux sincèrement mon bonheur ... - Eh bien! monsieur, que faut-il faire? - On gardera Catherine si le mariage couvre sa faiblesse... -Oh! vous voulez faire de moi un officieux dans toutes les règles, une doublure de marquis! Monsieur, monsieur, ceci est trop fort! - Tu auras une clef pour entrer chez ta semme tous les soirs. - Tous les soirs, toute ma vie! Eh! j'en suis déjà à ne pouvoir plus la regarder. - Ou'importe! tu feras cela pour moi, Lafleur. - Non, en vérité, monsieur. J'aimerais mieux épouser les sept péchés capitaux. — Nous changerons de garnison; tu me suivras... — Et j'aurai toujours ici une femme qui m'empêchera de faire un mariage avantageux si l'occasion s'en présente, et elle se présentera. car enfin, monsieur, j'ai de la figure, et... — Epouse Catherine, Lafleur; je t'en prie, mon ami. — Non, monsieur, non, de par tous les diables! non. — Je te donnerai mille écus. - Mille écus et cette femme-là! il n'y a pas de proportion. — Je donne six mille francs — Ce n'est pas assez, monsieur. — La-fleur, tu me tiens le poignard sur la gorge. — Et vous aussi, mon-sieur. — Veux-tu dix mille francs? — On en donne vingt à une danseuse, et votre Agathe vaut tout l'Opéra. L'argent qui va se fondre là ne pronte à personne; ici, vous faites un sort a un domest que qui se sacrine pour vous. Pensez, monsieur, réfléchissez, pesez les circonstances. - Mais vingt mille francs Lafleur! - Où plus d'Agathe,